



Fernand MARÉCHAL (1905)

C'est avec une profonde tristesse que je viens saluer pour la dernière fois, au nom de ses anciens camarades de l'Institut de Chimie, Fernand MARÉCHAL.

Fernand MARÉCHAL naquit à Lyon le 12 juillet 1880, d'un père Dauphinois et d'une mère Alsacienne. Il a partagé sa jeunesse entre Lyon et l'Alsace.

Après de brillantes études secondaires faites au Lycée de Lyon, il entre à l'institut de Chimie d'où il sort, après trois ans d'études, 2^e de sa promotion.

Il continue des recherches et devient préparateur du Professeur VIGNON, mettant au point avec lui de nouveaux colorants de synthèse.

Après quelques stages dans différentes industries chimiques, Fernand MARÉCHAL entre, en 1908, chez Coron et Bunand, teinturiers en soie à Lyon, comme directeur de teinture. Il met au point dans cette maison la charge de la soie en pièces. Il est alors remarqué par les sociétés nouvelles de matières colorantes et devient, en 1911, technicien d'application pour toute la France de l'importante firme Bayer.

La guerre de 1914 le voit partir comme chef de section de chasseurs alpins, unité où il passe rapidement sous-lieutenant. Au début de 1916, il est rappelé, en qualité d'ingénieur-chimiste, à la poudrerie de Bassens, comme chimiste de fabrication de la mélinite. Il en devient rapidement le chef de fabrication.

En 1917, après l'emploi par les Allemands de l'ypérite, Fernand MARÉCHAL est volontaire pour monter à Lyon la fabrication des nouveaux gaz de combat.

Au cours de ses recherches dangereuses, il est très grièvement gazé, la première fois par la rupture d'une conduite de chlore, la seconde fois par un jet d'ypérite qui, le touchant profondément, le laisse pendant de longs mois entre la vie et la mort.

Il refuse pourtant énergiquement de passer devant le conseil de réforme et continue à servir. La fin de la guerre le trouve à la poudrerie de Bassens, et il retombe gravement malade à la suite de ses brûlures.

Son robuste tempérament le sauve encore, il se rétablit peu à peu et retourne dans le Nord, à son domicile d'avant-guerre.

Pressenti alors par l'une des plus importantes maisons colorantes françaises pour lutter contre la concurrence des maisons allemandes renaissantes, il établit son bureau à Roubaix. Grâce à sa parfaite connaissance technique du métier, il s'impose auprès des grands industriels du Nord et développe heureusement ses affaires. Pendant vingt ans son activité ne fait que s'accroître ; il reçoit en même temps la croix de la Légion d'honneur à titre militaire, comme récompense de ses services. Il est nommé commandant de réserve du cadre des Poudres. En 1939, il reprend volontairement du service, devient directeur du personnel de la Poudrerie de Sorgues, puis inspecteur des Poudres à Saint-Médard, près de Bordeaux. L'armistice de 1940 le trouve là.

Après quelques péripéties pour échapper aux Allemands, il rentre dans sa propriété de Divonne. Très affecté par l'occupation allemande, il attend avec impatience la libération du pays, et en particulier celle de l'Alsace d'où il avait été expulsé en 1898, à l'âge de 18 ans, comme Français séditieux.

Dans cette vie de droiture et de devoir, Fernand MARÉCHAL a été avant tout un chimiste français.

Chimiste, il l'était jusqu'au bout des ongles, dans la paix comme dans la guerre. Mais il était aussi pour les jeunes un ami merveilleux.

Le Président VOURLLOUD me rappelait combien il était dévoué pour ses camarades, aussi bien lorsque ses diplômes obtenus, continuant encore des travaux à l'Ecole, il aidait les jeunes, que lorsque, à Lille, il fondait le Groupe du Nord des ingénieurs-chimistes lyonnais, et passait une partie de son temps à secourir ses cadets.

Je l'avais connu non comme chimiste mais au hasard d'une affectation militaire dans ce pays, sans savoir qui nous étions l'un et l'autre, nous avions sympathisé et j'avais trouvé en lui un guide averti.

Six mois plus tard nous nous retrouvions pour quelques heures sous l'uniforme tous deux, alors que MARÉCHAL partait rejoindre son poste comme commandant à la Poudrerie de Sorgues.

L'armistice l'a vu revenir dans ce beau pays où il devait finir ses jours. L'inaction lui pesait ; les pionniers qui, toute une vie, défrichent les sciences comme la terre, savent mal trouver des joies dans la retraite.

Je me souviens combien il était heureux le jour où il était venu me dire bonjour à l'usine. Comme je lui montrais les laboratoires de recherches, je sentais, à son visage épanoui, combien il avait aimé cette science à laquelle il avait consacré sa jeunesse, il m'expliquait la joie que lui donnait son gendre, M. RESPINGER, à suivre dans la même voie ses traces.

Au revoir, Fernand MARÉCHAL, vos camarades se souviennent de vous. En leur nom, je prie Mme MARÉCHAL, la compagne des bons et des mauvais jours, et M. et Mme RESPINGER, de recevoir l'expression de nos regrets tristes et respectueux.

R. C.